

LE GRAIN TOMBE ICI ET LA

Lectio de Mc 4,2-20

Par M. Maria Livia della Trinità, osc.
Dans *Forma Sororum* 4/2010, pp.244-251

(Traduction Sr Aimée du Christ Jésus (Monastère de Nantes – France))

Jésus leur enseignait beaucoup de choses en paraboles. Il leur disait dans son enseignement : « Ecoutez. Voici que le semeur est sorti pour semer. Or, comme il semait, du grain est tombé au bord du chemin ; les oiseaux sont venus et ont tout mangé. Il en est aussi tombé dans un endroit pierreux, où il n'y avait pas beaucoup de terre ; il a aussitôt levé parce qu'il n'avait pas de terre en profondeur ; quand le soleil fut monté, il a été brûlé et, faute de racines, il a séché. Il en est aussi tombé dans les épines ; les épines ont monté, elles l'ont étouffé et il n'a pas donné de fruit. D'autres grains sont tombés dans de la bonne terre et, montant et se développant, ils donnaient du fruit, et ils ont rapporté trente pour un, soixante pour un, cent pour un ». Et Jésus disait : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! »

Quand Jésus fut à l'écart, ceux qui l'entouraient avec les Douze se mirent à l'interroger sur les paraboles. Et il leur disait : « A vous, le mystère du Règne de Dieu est donné, mais pour ceux qui sont dehors tout devient énigme pour que, tout en regardant, ils ne voient pas et que, tout en entendant, ils ne comprennent pas de peur qu'ils se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné ». Et il leur dit : « Vous ne comprenez pas cette parabole ! Alors comment comprendrez-vous toutes les paraboles ? »

« Le semeur sème la Parole. Voilà ceux qui sont au bord du chemin où la Parole est semée : quand ils ont entendu, Satan vient aussitôt et il enlève la Parole qui a été semée en eux. De même, voilà ceux qui sont ensemenés dans des endroits pierreux : ceux-là, quand ils entendent la Parole, la reçoivent aussitôt avec joie ; mais ils n'ont pas en eux de racines, ils sont les hommes d'un moment ; et dès que vient la détresse ou la persécution à cause de la Parole, ils tombent. D'autres sont ensemenés dans les épines : ce sont ceux qui ont entendu la Parole, mais les soucis du monde, la séduction des richesses et les autres convoitises s'introduisent et étouffent la Parole, qui reste sans fruit. Et voici ceux qui ont été ensemenés dans la bonne terre : ceux-là entendent la Parole, ils l'accueillent et portent du fruit, trente pour un, soixante pour un, cent pour un ».

Pour bien comprendre la logique des paraboles, il faut s'arrêter avec une grande attention sur celle-ci, qui est la clé de toutes les autres, comme nous le révèle Jésus lui-même (cf. v.13), et aussi parce que lui-même en donne l'explication.

La première chose que Jésus nous dit est qu'il y a un Semeur, qui « sort » pour semer : ce verbe sortir (*ex-erchomai*) en grec indique un mouvement vers, et rappelle le mystère de l'Incarnation, dans lequel Dieu sort de lui-même pour se conformer à sa créature. A la « plénitude des temps », le Semeur sort pour semer.

Comment ne pas entendre résonner aussi dans le cœur les mots de François dans sa première *admonition*, où, comme une très haute intuition spirituelle, il nous annonce : « voici, chaque jour, il s'humilie, comme lorsque, des trônes royaux il vint dans le ventre de la Vierge ; chaque jour, il vient lui-même à nous sous une humble apparence ; chaque jour, il descend du sein du Père sur l'autel dans les mains du prêtre » (v.16-18). Il y a donc une plénitude des temps qui devient un présent éternel, dans le don que, chaque jour, Jésus nous fait de sa Parole et de son Corps, dans le Repas eucharistique. Chaque jour, pour nous, le Semeur sort pour semer.

Et il sème la Parole. Jésus nous le révèle au verset 14.

Dans cette parabole, tous les deux – le semeur et le grain – restent fidèles à eux-mêmes du début à la fin de l'histoire : généreux, féconds, insoucians de ce qui se passe autour d'eux et du jugement du monde. Le semeur semble même imprudent en ouvrant le bras avec largesse, sans évaluer la perte et calculer, a priori, le rendement. Et le grain accepte de rebondir dans le vide et de rester stérile, tout en cachant en lui une vigoureuse puissance de vie.

Voilà le premier paradoxe de cette parabole, le premier défi lancé à notre intelligence : ici le Semeur et le grain sont des images de la réalité, parce que – comme le dit l'évangéliste Marc dès le premier verset de sa rédaction – l'Évangile, *c'est* Jésus Christ. Jésus est Celui qui est envoyé par le Père pour annoncer

(semer) la Parole de Dieu (le grain) ; mais Lui-même, sa venue – dans son mystère de Passion, Mort et Résurrection – est le contenu de la Bonne Nouvelle (sèmeur = grain). Jésus, comme le dit le Prologue de *Jean*, « est venu dans son propre bien, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu » (*Jn* 1,11-12).

Le second paradoxe de la parabole est le personnage principal du récit de Jésus qui n'est ni le Sèmeur, ni le grain. Mais c'est bien le **terrain** : « la Parole qui a été semée en eux » (v.15).

Les personnages principaux de la parabole, c'est nous, parce que – et il est très important de le noter – ici, Jésus parle toujours des personnes qui « écoutent », même à propos des terrains qui ne donnent pas de fruits. Tous **écoutent** (cf. v.15, 16, 18, 20) ; sur tous le grain tombe ; mais quelqu'un ne permet pas au grain de libérer toute son énergie créatrice et vitale, et il reste stérile.

Le troisième paradoxe est que le terrain qui donne du fruit n'a en soi rien de plus que les autres.

On ne parle pas de terrain qui aurait eu de l'engrais ou qui aurait été labouré, avec un pourcentage plus ou moins élevé de tourbe ou d'éléments acides... On ne décrit pas une exposition particulière au soleil, ou la présence de sources d'eau. Qu'est-ce qui fait donc que ce terrain est « bon » par rapport aux autres ? Les autres terrains aussi « reçoivent » le grain (v.16, 18, 20). Selon cette parabole, un terrain est bon, non pas en tant qu'il reçoit la Parole, mais en tant qu'il lui permet de germer et de croître, selon la vie qu'il porte en lui. Peu après, en effet, Jésus parle du grain qui lève tout seul, que l'agriculteur veille ou qu'il dorme, sans qu'il ne sache comment (cf. *Mc* 4,26s) et il affirme que « la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi » (v.28). La force créatrice est dans le grain, c'est-à-dire dans la Parole, comme Isaïe le disait déjà (*Is* 55,10-11), mais le terrain, c'est-à-dire notre propre personne, est le lieu dans lequel elle s'incarne, donnant du fruit.

Le bon terrain est, en réalité, celui qui a quelque *en moins* que les autres : c'est-à-dire qu'il n'a pas d'empêchements.

Ceci est une grande nouveauté évangélique : pour être bon, il n'y a pas besoin d'une quelconque aptitude ou qualité particulières : il suffit de ne pas mettre d'obstacle à la grâce, qui nous est donnée dans le baptême pour faire fructifier en nous le don du salut. Être saint ne veut pas dire être super-doté, mais libérer son cœur du péché.

Le chemin présente un premier type d'empêchement : c'est une terre dure, battue, bien compacte, peut-être aussi pavée à certains endroits. Il représente bien cette condition malheureuse dans laquelle se trouve bien souvent l'homme : la « sclérocémie » (le cœur durci) est une maladie mortelle parce que – justement – elle empêche l'homme d'accueillir la nouveauté vitale de l'Évangile.

Le *psaume* 4,3, en quelques traits rapides, nous fait entrevoir ce qui rend notre terre dure : « Hommes, jusqu'où irez-vous dans le mépris de ma gloire, l'amour du vide et la poursuite du mensonge ? » ; ce sont la vanité et le mensonge qui permettent à Satan de nous soustraire le trésor de la Parole.

Le terrain pierreux n'est pas homogène et offre au grain des fentes dans lesquelles se réfugier pour mettre ses racines, suffisamment pour germer. La Parole n'a pas de prétention, et sa force est telle que là où elle trouve même un faible et timide accueil, elle vient y faire sa demeure, dans la tentative de croître et de donner du fruit. Mais même ce type de terrain met des obstacles au développement de la semence. Et ici, la parabole nous révèle une autre grande vérité : il y a vraiment – et c'est Jésus qui l'affirme, et pas dans un sens figuré puisqu'il l'appelle par son nom – un adversaire qui est toujours à l'œuvre pour nous voler le trésor de la Parole. Et il y a vraiment des tribulations et des persécutions dans la vie : les premières sont pour tous, les autres sont surtout à cause de la Parole.

Souvent, nous nous scandalisons face aux épreuves de la vie, c'est-à-dire que nous les vivons comme une entrave, un imprévu indésirable, alors que Jésus nous révèle qu'elles font partie de notre histoire de salut et entrent dans la pédagogie divine. Ici, on parle des « inconstants », mais le terme grec est composé du mot *kairòs* (temps favorable : *proskairoi*) et indique l'incapacité de cueillir la bonne occasion, la grâce du moment.

Nous perdons souvent le fruit de la Parole semée en nous parce que nous ne savons pas discerner dans les épreuves de la vie une occasion pour la mettre en pratique, pour reconnaître combien nous sommes désireux, sinon capables, d'adhérer avec une foi sincère.

Les épines, quant à elles, laissent au grain la liberté de croître jusqu'au point où on commence à entrevoir le fruit. Puis « elles l'ont étouffé et il n'a pas donné de fruit » (v.19). Cela ressemble au fait divers sombre d'un avortement... Et pourtant, si nous faisons un examen de conscience attentif, c'est ce qui arrive en nous plus souvent que ce que nous croyons : « les soucis du monde, la séduction des richesses et les autres convoitises s'introduisent ».

Il s'agit de cet univers complexe et très vif des sentiments qui habitent notre cœur et qui souvent risquent d'avoir l'avantage, même sur notre raison. Il est vrai que si nous ne nous impliquons pas dans une attentive et continuelle ascèse, nous sommes constamment à la merci de ce que saint Jean appelle « la triple convoitise » (1Jn 2,16).

Matthieu, dans le chapitre 6, rapporte le long discours de Jésus sur la nécessité de s'abandonner à la Providence, en commençant et en terminant par le verbe utilisé ici : « ne vous inquiétez pas pour votre vie » (v.25), « ne vous inquiétez donc pas pour le lendemain » (v.34). En nous laissant illuminer par cette Parole, nous voyons bien comment, avec l'excuse de nos besoins et avec un faux sens du devoir, nous tournons toute notre attention et toutes nos énergies vers la vie matérielle, négligeant le don spirituel qui nous est donné pour la vie éternelle.

Le bon terrain est celui qui est vide, libre, essentiel. La terre ouverte qui n'oppose pas de résistance et se laisse féconder, habiter par la vie qui jaillit et demande de l'espace. Tout ce qui nous encombre arrête la vie, sacrifie la croissance du grain : ceci est tellement vrai dans les profondeurs de notre cœur ! Combien de jugements et de préjugés, même bons, nous empêchent de laisser un espace suffisant à la Parole pour qu'elle croisse et mette des racines solides ! Souvent, tant de considérations, d'expériences, de préfabriqués culturels et spirituels risquent de brider l'Esprit qui, au contraire, œuvre toujours dans la nouveauté. Le terrain bon et fécond est un cœur pur, don qui vient d'en Haut.

Mais ce texte évangélique continue, nous surprenant encore.

Le discours se conclue par un lapidaire : « Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende ! ». Certains ont saisi la provocation et veulent en savoir plus.

Jésus parle souvent en parabole. Pour les disciples cependant, ce n'est pas un style nouveau. « Parabole » est le terme grec qui traduit *mashàl*, un mot qui indique une ressemblance, qui peut être exprimée de différentes façons : par une comparaison, une image, un proverbe, une métaphore ou une analogie. Les hébreux –comme encore beaucoup de peuples orientaux aujourd'hui – utilisent beaucoup ce genre littéraire, pour la raison que dans la langue sémitique, il n'existe pas de mots qui expriment de façon synthétique les concepts abstraits, ce qui oblige donc à avoir recours aux exemples tirés de la vie quotidienne, de faits concrets.

Jésus est entièrement fils de son peuple, il est fils de David, c'est vrai : mais est-ce seulement pour cela qu'il parle en paraboles ? Est-ce seulement une façon de se faire comprendre ? Ou bien une stratégie pour faire de *l'audience*, un truc pour attirer l'attention ? Quelle est la vraie raison pour laquelle Jésus parle de cette façon ? Même ses disciples, pourtant sémites, se le demandent. Et Jésus répond avec une clarté déconcertante : parce que le règne de Dieu est un mystère qui est « confié » à quelques-uns.

Il y a dans cette affirmation deux révélations importantes : la première est que tout ce qui regarde Dieu est « mystère » pour l'homme ; la seconde est que Dieu « confie » aux hommes son mystère, c'est-à-dire Lui-même.

Voilà ce qu'est la parabole pour Jésus : *un mystère qui devient confidence*. Pour cela, il parle de « quelques-uns », parce que la confidence n'est pas pour tout le monde, elle n'est pas pour n'importe qui, mais elle est l'expression d'une relation intime. Et, de fait, le texte de Marc dit que Jésus répond cela « à l'écart, à ceux qui l'entouraient avec les Douze ». Jésus choisit donc de parler en paraboles parce que la richesse de son enseignement ne peut être écoutée que par ceux qui entrent dans une relation profonde et personnelle avec Celui qui *est* l'Évangile même.

Mais il y a plus, car le verbe utilisé par les trois synoptiques dans ce contexte, est le verbe « donner » (*didomi* : « A vous, le mystère du Règne de Dieu est donné »), qui – tout en étant très utilisé – dans la bouche de Jésus, assume immédiatement une résonance pascalle, rappelant à notre mémoire tous les extraits de la Passion, où Jésus se *remet* dans les mets des hommes en *donnant* sa vie pour le rachat de tous : « Ceci est mon corps *donné* pour vous » (Lc 22,19 : en grec, il s'agit encore du même verbe).

Les paraboles de Jésus sont un don en soi : sa Parole. Et en même temps, on peut dire que toute sa vie est une parabole, un don dans lequel on entre seulement à travers une profonde communion avec sa Personne. C'est pour cela qu'Il parle de ceux qui « sont dehors » : dehors par rapport à quoi ? dehors où ? En dehors de ce rapport viral et filial. En dehors de cette Ecriture appelée « connaissance », expérience de profonde, réciproque inhabitation.

« Ceux qui sont dehors » restent sur le seuil du mystère. A eux, la confiance n'est pas offerte et les paraboles, au lieu de devenir chemin, vérité et vie, deviennent un mystère inaccessible.

Les nuages de non-connaissance qui enveloppent l'homme sont le fruit de la présomption de ce premier geste furtif par lequel il tenta de s'emparer de la Vérité, de la connaissance du Bien et du Mal (cf. *Gn 3,1s*) dans le désir de devenir comme Dieu. Mais la vérité ne peut pas se voler ou s'extorquer par la force, on ne peut que la recevoir comme un don venu d'en haut : ainsi, Dieu laisse l'homme à la merci de sa présomption, qui le rend, non pas comme Son image, mais comme une idole aveugle et sourde, incapable de comprendre (cf. *Jr 5,21*). Il est intéressant de noter que, dans l'Ecriture, ceux qui « ont des yeux et ne voient pas, ont des oreilles et n'entendent pas » (cf. *Ps 115 [113B],4-8*), sont les idoles – ironiquement représentées comme des mannequins sans défense – et, par assimilation, ceux qui honorent les idoles : par exemple l'« engeance de rebelles » au milieu de laquelle habitait le prophète Ezéchiel (*Ez 12,2*).

C'est le propre de l'idolâtrie que d'empêcher l'homme d'entrer dans le mystère du vrai Dieu, dans la connaissance du Visage, que Jésus est venu nous dévoiler : « Personne n'a jamais vu Dieu ; Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a dévoilé » (*Jn 1,18*). Ainsi, ceux qui « sont dehors », nous en sommes nous aussi, chaque fois que nous approchons de la Parole de Dieu avec présomption, avec le cœur habité par nos certitudes et par les images de Dieu que nous nous sommes construites, l'adaptant à nos goûts et à nos besoins, comme le peuple au désert.

Les paraboles ne séparent donc jamais les savants des moins intelligents, mais les croyants des non croyants : le discriminant est la foi en Jésus Christ. C'est dans sa personne qu'est tracée la frontière entre le dedans et le dehors, entre ceux qui croient en Lui et ceux qui au contraire sont ne font que l'admirer ou l'apprécier.

Jésus parle en paraboles justement pour ne pas être compris... parce qu'Il veut en fait être cru.

Dans l'Evangile, il ne s'agit pas de comprendre, mais seulement d'adhérer par la foi. Comme Marie qui a répondu par son « fiat ». Qu'est-ce qu'une jeune fille tout juste sortie de l'adolescence, même ouverte à l'Esprit, pouvait comprendre du discours de l'ange ? Qu'est-ce qu'elle a réellement compris durant ces trente longues années de vie ordinaire à Nazareth ? Mais Marie est proclamée bienheureuse uniquement parce qu'elle a cru (cf. *Lc 1,45*).

Ceci est le but des très belles paraboles de l'Evangile, nous faire renoncer aux prétentions de notre raison, parce que Dieu a voulu que nous puissions accéder à son mystère seulement par la foi et non par la force de notre intelligence. Même si la foi, tout en dépassant notre raison, ne la contredit jamais.

François était un homme « avec de grandes oreilles et de grands yeux ». François entendait et voyait, mieux : il écoutait et il contemplait. Il ne se préoccupait d'être compris, lorsqu'il mettait en pratique ce qu'il avait écouté. Il était un « faiseur » de la Parole : c'est cela son secret (cf. *IC 22*).

Depuis le début, François ne comprend pas tout ce que Dieu veut de lui, mais ce qu'il entend, il lui donne immédiatement vie, comme lorsque, recevant les paroles du Crucifix de Saint Damien, il adhère avec foi et se met à reconstruire matériellement avec ses mains la petite église, image de l'Eglise Mère qu'il restaurerait ensuite plus profondément par son témoignage évangélique.

Nous aussi, fils de François et de Claire d'Assise, partageant avec eux un même don de l'Esprit, nous pouvons nous orienter à vivre ainsi : accueillant la Parole de l'Evangile comme la Personne même de Jésus, et entrant avec elle dans un rapport vital, expression d'une foi qui n'attend pas d'avoir tout compris pour la mettre en pratique, parce que – les Pères nous l'enseigne – la Parole se comprend en la vivant... Mais on ne met en pratique que si l'on croit.

M. Maria Livia della Trinità, osc.

*Monastero S. Maria degli Angeli
Via M. Giovanna Ferrari, 6
50014 FIESOLE (FI)*